

mais où la musique est beaucoup plus souvent notée, et conservait aussi des textes classiques pourvus de neumes, généralement des livres d'étude. Ce sont des pièces dispersées d'une anthologie musicale de la culture scolaire d'Echternach.

Mieux compris lorsqu'ils sont replacés dans leur contexte d'origine, ces textes témoignent donc de la vie culturelle à Echternach, de la façon de conserver des documents importants en les regroupant sous une même reliure, de les utiliser dans ce contexte. Il montre aussi combien l'histoire des bibliothèques et des fonds peut et doit éclairer l'histoire des textes.

Pascale BOURGAIN
Ecole nationale des Chartes

Glosa super graecismum Eberhardi Bethuniensis. Capitula I-III, De Figuris coloribusque rhetoricis, cura et studio Anne GRONDEUX. Brepols, Turnhout, 2010 (Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis, 225), LII-340 p., index.

Anne Grondeux donne ici l'édition critique des gloses des trois chapitres constituant le début du traité grammatical en vers d'Evrard de Béthune datant du commencement du XIII^e siècle. Un premier chapitre traite d'abord des métaplasmes, ensuite des *figure scematis* (une catégorie hétéroclite) et des tropes (1a, v. 1-124). Au deuxième chapitre ce sont les barbarismes et les solécismes en tant que vices du langage (1b, v.1-19). Au troisième chapitre sont mises les figures de mots, appelées par l'auteur *colores rhetorici* (1c, v. 1-91). Selon les glossateurs, le premier chapitre constitue la *pars permissiva*, le deuxième la *pars prohibitiva*, alors que le troisième ouvre la *pars preceptiva* de la grammaire d'Evrard. L'entreprise de l'É. représente, à plus d'un égard, le couronnement d'une recherche très poussée, poursuivie depuis plusieurs années, sur les aspects les plus importants de la tradition de ce traité. Nous mentionnons, en premier lieu, la monographie *Le Graecismus d'Evrard de Béthune à travers ses gloses*, Turnhout, 2000, dont la conception et aussi le plan sont suivis d'assez près dans l'introduction de cette édition, où l'on trouve, en plus, les ajouts de rigueur concernant la spécificité du commentaire édité. Parmi ses autres contributions touchant de près à cet ouvrage seraient surtout à citer les articles «Gloses et *auctoritas*», dans *Auctor et auctoritas...*, éd. M. ZIMMERMANN, Paris, 2001, p. 245-254; «La révision du *Graecismus* d'Evrard de Béthune par Jean de Garlande...», dans *RHT*, 29, 2000, p. 317-325, et «Terminologie des figures dans le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et le *Graecismus* d'Evrard de Béthune», dans *Métalangage et terminologie linguistique...*, éd. B. COLOMBAT et M. SAVELLI..., Louvain, 2001, p. 315-330.

La tradition des commentaires du *Graecismus* : ses strates et ses témoins

Dans son « Avant-Propos » (p. v-vii) et dans l'« Introduction » (p. vii-xxxiv), l'É. entreprend d'abord de faire le point sur la tradition riche et touffue des commentaires de cette grammaire versifiée, qui constitua le manuel standard de l'enseignement moyen et universitaire en Europe entre le début du XIII^e et le milieu du XV^e siècle. Elle constate d'abord l'existence de trois gloses principales : T1, T2 et T3 qui, comme ce fut souvent

le cas des auteurs d'école, attestent une accréation progressive du commentaire due à «une chaîne ininterrompue d'auteurs-compileurs qui se sont croisés et contaminés» au cours du temps (p. xi). Il s'agirait premièrement d'une glose issue vers 1230 de la plume de Jean de Garlande, commentateur sévère et, à ce qu'il semble, remanieur du *Grecismus* et aussi du *Doctrinale*. La deuxième tradition, beaucoup plus complexe, daterait d'avant 1260. À ce point, il faudrait en plus signaler, en tant que phase intermédiaire de la réception du *Grecismus*, la parution, dans les années 40 du même siècle, d'un remaniement qui élargit substantiellement l'œuvre d'Evrard, à savoir l'ample poème grammatico-encyclopédique *Novus Grecismus* du chanoine zurichois Conrad de Mure. L'auteur de ces lignes a toutes les raisons d'y voir un disciple de Jean de Garlande, de sorte que son travail de remaniement aurait toutes les chances d'être, au moins en partie, redevable à celui entrepris par le maître parisien. Le *Novus Grecismus* comporte aussi de très riches gloses provenant probablement de la main même de Conrad. Malheureusement, la parution en décembre 2009 de l'*editio princeps* de cette œuvre est survenue trop tard pour pouvoir servir à A. Grondeux.

La glose de la seconde génération, T2, compterait trois versions principales (T2a, T2b et T2c) comportant des ajouts significatifs de nature intentionaliste et utilisant aussi d'autres sources : soit anciennes, comme le *Barbarismus* de Donat commenté par Pompée ou comme les *Etymologies* d'Isidore probablement commentées par Remi d'Auxerre ; soit médiévales, en premier lieu le traité des figures *De ornamentis* de Marbode de Rennes, la *Summa in Priscianum* de Pierre Hélie, le *Compendium grammatice* et la *Clavis Compendii* de Jean de Garlande. Finalement, la troisième tradition, la plus récente, datant de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e siècle, aurait greffé là-dessus les acquis théoriques des modistes, en faisant largement usage de la glose du maître Jupiter de l'école cathédrale de Soissons, vers 1300.

Dans les sous-chapitres «Un genre littéraire particulier» et «Pourquoi éditer une glose grammaticale?» (p. xi-xxiii), l'É. montre l'utilité du commentaire pour la compréhension du processus de l'enseignement médiéval, en tant que témoin de la réalité vivante de celui-ci : il offrirait des renseignements indispensables, de tout ordre, sur les contenus, sur le lieu ainsi que sur la pratique de l'enseignement. En général, la glose valoriserait le texte en vers qui, par sa nature, n'aurait pas pu satisfaire les exigences didactiques requises. Dans ce contexte, l'É. signale de nombreuses remises à jour au niveau de la doctrine et au niveau de l'illustration littéraire. Au niveau de la doctrine, elle relève l'évolution qui a eu lieu de la portée intentionaliste vers celle spécifiquement spéculative de souche aristotélicienne. Notoirement, il s'agit de l'apport doctrinal provenant de la *Physique* et de la *Métaphysique* de l'ancien maître. Ceci témoignerait de l'évidente adaptabilité des glossateurs face aux innovations doctrinales de l'époque, en l'espèce face au courant d'idées de la faculté parisienne des Arts rayonnant bien au-delà de son cadre institutionnel. Sur ce point, on souligne un fait caractérisant la glose récente choisie en vue de l'édition, à savoir «la cohabitation» dans celle-ci des éléments traditionnels anciens avec les innovations doctrinales, «le texte de la glose étant «au fond unique ... en progrès constant ... qui reflète ... les avancées de la grammaire contemporaine» (p. xxiii). Ceci en dépit du caractère fortement «passéiste» du texte d'Evrard, et en fait, en contraste avec celui-ci.

Analyse de la glose du ms. Paris, BnF, lat. 14746 : les codes constitutifs proposés et leur fonctionnement

Parmi les témoins de cette tradition, l'É. a fixé son choix sur le ms. Paris, BnF, lat. 14746 du XV^e siècle (Z); celui-ci a été retenu pour sa « complétude », due à l'assimilation de multiples traditions, y compris de celle qui apparaît redevable à l'esprit modiste. Il s'agit notamment de la glose de Jupiter (p. xxiii). Cette version est importante du fait aussi qu'elle intègre pas moins de cinq prologues illustrant des couches successives, dont nous allons parler plus bas. Le texte de cette glose intercalaire est disposé sur deux colonnes qui précèdent toujours les passages extraits en vue du commentaire. Il y a chaque fois une grande disproportion entre la surdimension de la glose, comprenant de 35 à 90 lignes, et la tranche de vers concernés, qui va de deux à sept unités. Cela rend la compréhension malaisée, de sorte qu'il devient plus commode de faire appel à l'édition du *Grecismus* pour pouvoir mieux suivre l'agencement du texte de la glose.

Pour rendre mieux compte de la diversité du matériau de la glose, l'É. a procédé à sa division en plusieurs sous-entités qu'elle a munies de titres-codes créés *ad hoc* et marqués en petites capitales. Ceux-ci sont en partie déduits de la nature des contenus, en partie inspirés des notations sporadiquement présentes dans le texte même, le glossateur n'ayant entrepris aucune structuration de son texte en fonction des différents contenus intégrés. Il s'agit, en tout, de 16 codes, les plus fréquents étant DEF (*definitio*), DIFF (*differentia*), CONT (*continuatio*), ETYM (*etymologia*), IMPR (*improprietas*), NOT (*notandum*), Q (*questio*), SOL (*solutio*) et aussi OBI (*obiectio*), que l'on a oublié d'insérer dans la liste des codes (p. xxx). Par ce biais, l'amalgame textuel est structuré, autant que possible, d'une façon cohérente. Chaque tranche de commentaire est introduite par le numéro du chapitre suivi par une lettre indiquant la sous-division dans le cadre de chaque chapitre; on met ensuite le numéro du vers selon l'édition Wrobel et la désignation de la figure conformément aux données de la même édition. Le chiffre 1 marque donc le premier chapitre suivi par la lettre *a* ou *b* ou *c* correspondant aux sous-chapitres : des métaplasmes, des *figure scematis* et des tropes (v. 1-124); le chiffre 2 marque le chapitre des barbarismes et solécismes (v. 1-19) et le 3 le chapitre des *colores rethorici* (v. 1-91). Chaque tranche de commentaire commence en règle générale par le début du vers initial du texte du *Grecismus*, que l'É. imprime en petites capitales grasses. À la même hauteur, elle note, en marge gauche, le numéro du chapitre et du vers du texte du *Grecismus*. Toujours du côté gauche, sont numérotées systématiquement les lignes du commentaire dans le cadre de chaque chapitre, ce qui rend aisée toute recherche des renvois. Au début du vers initial suit, chaque fois, le code définitoire pour la sous-entité respective et, finalement, le texte même. Ceci va donc donner dans le cas du lemme *metathesis* (p. 46) la construction suivante :

<1a.20. Metathesis>

I, 23 890 SI DICAS. CONT. Determinatis de speciebus metaplasmi

Lorsque le début du vers n'est pas repris par le glossateur, l'É. ouvre la première ligne du commentaire par le code DEF, si la glose commence par la définition de la figure respective, ce qui se passe de règle. C'est bien le cas de l'*hysteron proteron*

<1a.23. Hysteron proteron>

DEF Hysteron proteron vel hystero-logia est ordo...

Tout au début du commentaire du premier chapitre qui commence ex abrupto par les premiers mots du vers 1 qui ouvre le texte du *Grecismus*, en l'espèce **EST PROPRIE META**, l'É. ajoute un titre créé ad hoc <DIVISIO PRIME PARTIS GRAECISMI>, qu'elle déduit en fait de la deuxième ligne du commentaire initial: ... *a prima sui divisione in duas partes divisus est...*

Le texte de ce commentaire, qui réunit des contenus doctrinaux différents plus ou moins compatibles entre eux et surtout à l'égard de la lettre du *Grecismus*, est ample et touffu. S'appuyant sur son système de codification, l'É. réussit à rendre évidente la manière dont le commentateur s'est évertué, en bon sophiste, à concilier la doctrine de l'«actor» avec les données puisées chez les artigraphes anciens et modernes. On nous apprend que toute erreur ou contradiction dont semble être coupable «l'actor» – par rapport, le plus souvent, aux autorités antiques et médiévales – serait due au fait que son texte aurait été pris à la lettre, alors que son véritable sens ne pourrait être que juste. Pour arriver à une telle justification, le glossateur développe toute une technique de débat qui est redevable, évidemment, à la tradition scolastique de la *questio disputata*. C'est ainsi que la sous-entité initiale qui est de règle une DEF contenant la doctrine de «l'actor» est mise en débat par des objections formulées comme IMPR (*improprietas patet*), comme OBI (*videtur autem quod...*), le plus souvent comme Q (*Item nota...* ou *Sed queritur...*), alors que la SOL donne obligatoirement raison à «l'actor» (*Dicendum est quod...* ou tout simplement *Ad quod*). Parfois, le débat est ouvert tout de suite par une OBI suivie par SOL, de sorte que la DEF occupe la troisième place dans la discussion: c'est le cas du lemme *epenthesis* (1a4, l. 264 sq., p. 16) du *zeuma* (1b4, l.1394 sqq., p. 66 sq), etc.

Presque tout aussi usité est le code CONT pour marquer soit la transition d'un article à l'autre, soit le passage d'un chapitre ou bien d'un sous-chapitre à un autre. On le met pourtant aussi tout au début de la glose, à la suite du syntagme lemmatisé **EST PROPRIE META**, qui provient, comme nous venons de le voir, du premier vers du chapitre I introduisant, en fait, un préambule théorique sur la spécificité des figures de style (p. 3-4; l. 130). Dans ce cas, un code INTR serait peut-être plus adéquat: il deviendrait donc le 17^e dans le système de l'É. Ce même code vaudrait aussi pour le petit développement introductif placé au début de l'article *Prothesis*, qui ouvre en fait la série des métaplasmes (1a1, p. 12, l. 179-183) après avoir présenté en détail la doctrine du métaplasme (1.a. DE FIGURIS METAPLASMI, p. 8-12, l. 88-177). Le code ETYM est utilisé moins fréquemment parce que les dénominations grecques des figures ne sont pas toujours décryptées. C'est le cas de la *liptote* (1b9), de la *dieresis* (1a15), du *zeuma* (1b4), du *climax* (1b28), du *sarcasmos* (1b16). Les étymons grecs sont régulièrement empruntés aux *Magne Derivationes* et au chapitre VIII du *Grecismus* (*De nominibus exortis a Greco*). La plupart sont fautifs car tributaires du «Grec d'école» (*das Schulgriechische*) qui domina la lexicographie latine entre le XII^e et le XV^e siècle. C'est ainsi que *terema* viendrait du *tereton-varium* et de *thema-materia*, que *tantologia* (selon la graphie courante adoptée même par le puriste Wrobel) viendrait du *tantos*-*'vacuum vel fatuum'* et du *'logos'* (2.11, p. 163, l. 521). Pour certains termes, le glossateur offre des étymons différents, cinq pour le *barbarismus* (2.1, l.170-194, p. 147-8). Moins sophistiquée mais davantage proluxe est l'étymologie du *grecismus* (6.5. l. 834-864, p. 147-8). Est utilisé sporadiquement le code LITT-*Littera*, qui est censé marquer des déterminations plus ou moins digressives de tel ou tel vocable du *Grecismus*. C'est bien le cas du lemme *quandoquidem*, qui est déterminé grammaticalement dans l'article *prophonesis* (1.b.10,

p. 76-77), du syntagme *ex nihilo nihil* dans l'article *polyptoton* qui occasionne un ample développement philosophique (Ib34, l.2183-2202, p. 102-3), de l'*ornatus* déterminé tout aussi amplement (Ib, l. 1308-30, p. 62 sq.), du *spurcissime* figurant dans l'article *dubitatio* (3.24, l.598-604).

Les appareils critiques de l'édition

La critique textuelle, qui occupe le bas de page de l'édition, ne contient pas moins de quatre appareils, l'É. s'efforçant d'y donner le plus d'information possible sur les sources aussi bien que sur les variantes textuelles. Ceci dans les limites du logiciel Classical Text Editor, qui doit être tenu pour responsable des difficultés à abriter un matériau très riche et diversifié. C'est ainsi que, selon une intention qui n'est pas explicitée par l'É., le premier appareil, destiné aux « sources », est censé comprendre les autorités antiques et médiévales, alors que les renvois à la littérature secondaire devraient être relégués dans la section des *Adnotationes* vers la fin du livre (p. 269-89). Celle-ci est rendue pourtant très composite par l'insertion d'amples parties introductives des trois chapitres provenant du ms. Wien, ÖNB, SN 2692 (p. 269 sq., 275 sq. et 277 sq.), mais aussi par l'insertion d'un bon nombre de renvois aux sources primaires qui auraient dû figurer dans l'apparat, et qui sont transférés ici.

C'est ainsi que certaines des figures du premier chapitre ont bénéficié d'une multitude de renvois (cf. l. 1626, p. 272; l. 1893, p. 273 sq.; l. 2522, p. 278). Les *vitia* du deuxième chapitre ont joui de beaucoup moins d'attention à cet égard, à peine une page (p. 279-80), à l'exception, curieusement, de la *perissologia* (l. 435), la seule traitée amplement en une vingtaine de lignes. En revanche, toutes les références concernant les *colores rethorici* ont trouvé place dans l'apparat infrapaginal, à l'exception d'un minuscule renvoi (l. 429-43, p. 280). L'É. aurait pu y ajouter des données figurant dans ses publications antérieures, surtout dans l'article *Terminologie des figures*.

Les trois appareils qui font suite à celui des sources sont consacrés à la construction du texte. Les deux premiers mettent en évidence les lignes d'évolution de la glose au cours du temps; c'est ainsi que le premier, appelé G, est basé sur le commentaire de Jean de Garlande d'après le ms. Paris, BnF, lat. 14745. Sont également notées dans cet appareil les graphies de ce manuscrit qui sont importantes pour l'état de la prononciation de l'époque (p. xxxi). Le deuxième appareil, qui reçoit le code *Al trad* (*alie traditiones*, selon le *conspectus signorum*), comprend les leçons des mss. Paris, BnF, lat. 15133 (V) de 1270 et Wien, Österreichische Nationalbibl., SN 2692 (W) de 1263, qui sont décrits aux pages xxv - xxviii. Leur leçons rendent compte des changements les plus importants survenus dans la tradition de la glose dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Un dernier appareil, en fait le troisième appareil de critique textuelle, contient de nombreuses corrections apportées par l'É. au texte très fautif, semble-t-il, du manuscrit édité (Z). Elles sont faites principalement sur la base du ms. V. Un dernier ms. pris en considération, Arras, Bibl. municipale, 880 (410), est un *mutilus*. Ces quatre mss. sont décrits aux pages xxiii - xxvii.

Le dernier appareil critique rend compte aussi des changements de graphie opérés par l'É. concernant surtout la terminologie grecque des figures. Elle déclare avoir choisi de préserver les leçons des mss. tout en se conformant à l'usage de l'édition Wrobel. Or celui-ci, selon l'usage antiquisant de son temps, s'éloigne souvent de la graphie des mss. À part quelques exceptions, comme la leçon *anteson* conforme aux mss. (modi-

fiée arbitrairement par Wrobel en *antitheson*, alors qu'à l'origine, chez Cassiodore, il y avait *anteprosopon*), l'É. se montre davantage antiquisante, à commencer par le titre même *Graecismus*, ensuite dans le cas des *rethor*, *schema*, *grammatica*, alors que les mss. médiévaux offrent toujours *Grecismus*, *rethor*, *scema*, *gramatica*. Par endroits, on retrouve pourtant (peut-être par mégarde ?) les graphies médiolatines *gramatica* et *rethorica* (p. 243, l.110. p. 244, l.120-1). C'est bien l'usage accepté de nos jours par la plupart des éditeurs de textes médiévaux. Pour la même raison, il nous semble plus sensé de ne pas restituer *homoeoteleuton*, qui n'apparaît nulle part, à la place de *omolenton* (et non *omoleuton*) voulu par les glossateurs (3.11, l. 326, p. 185) mais aussi par le *Doctrinale* (vers 2448) et le *Novus Grecismus* (II, 1800 et III, 309). D'autant plus que les glossateurs et le *Novus Grecismus* marquent aussi sa provenance, évidemment fausse mais accréditée, de *omos-unum* et de *lentos* (non *leutos*)-*finis*. Pour la même raison, on devrait accepter les leçons *methonomia*, *yperbole*, *yperbaton*, *ypallage*, *ethopeya*, *somotopeya*, *prosopopeya*.

Quelques remarques sur les sources et les innovations doctrinales des glossateurs

Nous allons prendre maintenant en considération quelques innovations doctrinales qui nous semblent dignes d'intérêt, parmi tant d'autres apportées par les glossateurs. Certaines sont signalées dans les apparats mais n'ont pas pu être mises en valeur dans le contexte de l'édition. Les glossateurs se sont donné la peine de concilier la doctrine des figures la plus chaotique qui ait pu exister avec les données traditionnelles du *Barbarismus*, des commentateurs antiques et médiévaux de celui-ci, avec les données aussi de l'*Auteur à Herennius* et de ses continuateurs médiévaux, jusqu'aux traités versifiés de Jean de Garlande.

Dans le cas du chapitre sur les *colores rethorici*, les glossateurs ont fait un usage très riche du traité *De ornamentis* de Marbode, tributaire à son tour de l'*Auteur à Herennius*, en lui empruntant la plupart des exemples versifiés. Le terme même de *colores* qu'ils ont mis en tête du chapitre était inconnu de Marbode. Le *prohemium* du *Grecismus* le mentionne seulement dans l'énumération, certainement apocryphe, des premiers chapitres du traité, alors qu'au début du chapitre III (vers 2) il n'est question que des *scemata* tout simplement. La lointaine provenance du terme est à chercher dans l'*Art poétique* d'Horace (vers 236) et chez Quintilien (VIII, 5, 28). Les glossateurs ont pu le puiser chez Jean de Garlande, comme l'atteste la glose *Garl 2/ 7*, p. 169, plutôt que dans la *Poetria nova* (vers 741). La partie introductive de ce chapitre est particulièrement riche en informations théoriques assez hétéroclites (3. *De coloribus rethoricis*, l. 1-95, p. 169-72). C'est ainsi que la distinction entre *colores verborum* et *colores sententiarum* (Ib. l. 1254 sqq.) est doublée par celle, grécisante, entre *scemata lexeos* et *scemata dianoeas*, qui a son origine dans la tradition donatienne. À un autre endroit, dans l'introduction aux *figure scematis* (Ib. l. 1283 sq. p. 60 sq.), cette distinction occasionne un débat, remontant en fait à l'Antiquité classique, sur l'appartenance des *scemata lexeos* au domaine du *grammaticus* et des *scemata dianoeas* au domaine du *rethoricus*; le *scema* y est généralement défini comme «*venustas orationis*» selon l'assemblage des mots (*dictiones*) ou des pensées (*intellectus*). Référence est faite dans ce contexte à la définition isidorienne (*Etym.* I, 36, 1) dont cette détermination dépend. Il reste à identifier la paternité de toute une série d'assertions esthétisantes concernant la *rethorica*: sa définition en tant que *scientia ornatus* par le biais de sa prétendue dérivation de *resis-ornata* et

de *icos-scientia*, caractérisée «*phaleratis lepidisque locutionibus*» (l. 88-95, p. 172), ou encore la qualification des *rethorici* comme «*homines oleo manantes facundie*» (l. 70 sq., p. 171). Il y aurait aussi à découvrir l'origine de la distinction des figures qui représenteraient «*quodammodo vitium*» et des *colores* en tant que «*quodammodo virtutes*» (l.10 sq. p. 169). Cette question est traitée avec davantage de clarté par la glose du ms. W concernant la doctrine des figures (cf. *Adnotationes*, p. 270). Tout aussi intéressante est la fausse attribution à Cicéron de la définition du *color* en tant que *ornamentum auditus* et *delectamentum intellectus*, etc. (l. 23 sq. p. 170). Nous ne pouvons que signaler en passant quelques débats significatifs structurés toujours par la succession des codes Q et SOL ou OBI et SOL, à propos des différences doctrinales entre l'*actor* et les *auctoritates* concurrentes auxquelles font appel les glossateurs, surtout Donat, Rémi, Isidore, Jean de Garlande: sur la nature du barbarisme (l. 56-146, p. 144 sq.) où il est aussi question d'un *barbarismus in spiritu* tout à fait inédit, mentionné deux fois dans ce contexte (l. 98 et 140 p. 145 sq.), sur l'identité du *zeuma* et du *polysyntheton* (1b 4, l. 1394 sqq.), sur l'appartenance de la *parenthesis* et des autres figures de la catégorie *transumptio* aux *scemata* ou bien aux tropes (1b7, l. 1491-1542, p. 71-3), sur la nature du métaplasme par rapport aux figures et aux tropes (1a l. 90-171, p. 75 sqq.), sur l'appartenance des figures *epidiasis*, *metabola*, *epimone*, *epizeusis* etc. au même genre de la *repetitio* / *geminatio* (1a 28, l. 1134 sq et 1140 sq, p. 56), sur la place de l'*anastrophe*, de l'*hysteron-proteron* et de la *metathesis* parmi les métaplasmes (1a 22 l. 972 sqq., p. 47). Un remarquable point de vue d'allure novatrice est offert par la désignation du *similiter desinens* comme *concordia*, à partir d'Evrard: *consimili cadens faciet concordia vocum*: III, 37); à noter, en outre, son identification avec l'*omolenton*, et sa mise en valeur comme «*leonitas* de la poésie» (3.11 l. 311-33).

Il faut aussi relever le fait que les deux grands poéticiens du XII^e et du XIII^e siècle, Matthieu de Vendôme et Geoffroi de Vinsauf, ne jouent qu'un rôle insignifiant comme *auctoritates* dans ces gloses. Au poème *Tobias* du premier, on emprunte quelques exemples, alors que l'usage de l'*Ars versificatoria* est seulement ponctuel dans le cadre du *zeuma* (l. b 4, l.1429), de l'*anapolensis* (l. b 6, l. 1463 sq.), de la *tropologia* et de l'*apostropha* (l. b 32, 33, l. 2146 sq.): voir les renvois respectifs dans l'*Index fontium* (p. 321 sq.). Ceci vaut dans une égale mesure pour l'usage de la *Poetria nova*, à laquelle on emprunte une citation de 5 vers afin d'illustrer la *subiectio* (3. 13, l. 385 sqq.) et quelques autres vers illustrant la *conduplicatio* (3.22, 546 sq.) et la *dubitatio* (3.24, 589 sq.): voir les renvois respectifs, *ibidem* (p. 311). En outre, le syntagme *Litus aratur* utilisé pour illustrer le trope (l. c, l. 2234 sq.) pourrait à la rigueur provenir de la *Poetria nova* (vers 943). En tout cas, les glossateurs semblent vouloir ignorer délibérément la doctrine des tropes si amplement développée par la *Poetria nova* (vers 765-1093), celle aussi de la *prosopopée* (vers 461-525) et de l'*apostrope* (vers 264-460), en tant que moyens de l'*ampliatio materie*, ainsi que celle de l'*emphasis* comme moyen d'abréviation (vers 694 sqq.). L'É. n'y fait, elle non plus, aucune référence dans les apparats ou dans les *Adnotationes*. On pourrait en trouver une explication dans la rivalité qui opposait les *magistri* de l'école d'Orléans, aux côtés desquels se rangeait aussi Geoffroi, à ceux de Paris et des écoles de l'Ile-de-France qui en dépendaient.

Parmi les traités de Jean de Garlande, l'É. valorise constamment le *Compendium gramatice* et la *Clavis compendii*, des *auctoritates* de premier ordre pour les glossateurs, alors que le chapitre *De coloribus verborum et sententiarum* dans le contexte de la *Pari-*

siana Poetria n'est point mentionné, même dans la bibliographie. L'ample traitement qui y est réservé à l'*annominatio* (ch. VI, l. 149-186) aurait pu offrir d'autres points d'appui doctrinaux.

Ce sont là des omissions sans grande importance car la recherche des sources doctrinales a été poursuivie par l'É. avec une acribie sans égale. Un de ses grands mérites consiste dans le fait d'avoir relevé, ici comme dans d'autres travaux antérieurs, l'importance de Cassiodore comme source de premier ordre pour la doctrine des figures d'Evrard aussi bien que d'Alexandre de Villedieu.

Dans tous les articles et aussi dans les prologues, les glossateurs offrent à profusion des exemples en vers. Nombreux sont ceux dont la paternité a pu être établie par l'É., comme dans le cas du *De ornamentis* de Marbode, du *Compendium gramatice* et de la *Clavis compendii* de Jean de Garlande ou du *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu. Nombreuses sont aussi les citations identifiées qui proviennent d'auteurs antiques, en premier lieu d'Ovide et, parmi les *moderni*, surtout de l'*Alexandris* de Gautier de Châtillon et de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, auteurs scolaires dès le XIII^e siècle.

Tout aussi nombreuses sont pourtant les citations en vers dont l'É. n'a pas pu identifier la provenance. Parmi celles-ci, il y a des vers mnémotechniques et des *differentiales* mais aussi des pièces plus amples dont la paternité n'est point aisée à établir.

Si ne nous trompons pas, il y aurait trois catégories de sources auxquelles on pourrait songer. Certaines pièces, surtout celles qui paraphrasent des assertions théoriques, ont pu être créées *ad hoc* par les glossateurs. Ce serait le cas du vers *differentialis* «*Addit, diminuit, transcendit...*» (p. 147, l. 165) qui suit l'exposition des modalités du barbarisme (p. 146, l. 125-64), ou bien le cas du distique mnémotechnique illustrant la division des sciences : «*Donatus fundat, Plato cementat, adornat / Tullius...*» (Prologue I, p. 223, l. 447 sq.). C'est aussi le cas de la pièce en quatre vers «*Est primeva parens tibi quatuor ubera gestans...*» (p. 225, l. 503 sqq.). Cette dernière illustre la métaphorisation des quatre parties de la *gramatica*, imaginée comme une nourrice à quatre mamelles. Une autre source serait à chercher dans le milieu goliard du gai savoir. Ce serait le cas de quatre remarquables distiques léonins de tonalité satirique, commençant par «*Olim cultores dignas habuere sorores*» (Prologue I, p. 215, l. 223 sqq.), qui illustrent d'une façon assez libre l'assertion qui précède sur les «*impedimenta*» à surmonter dans la voie de l'étude. La ressemblance avec la fameuse pièce satirique sur le monde à l'envers dans la collection des *Carmina Burana* (éd. Hilka-Schumann, t. I, nr. 6) avec l'*incipit* «*Florebat olim studium / Nunc vertitur in tedium...*» nous paraît frappante. Une tonalité similaire se retrouve dans un autre distique léonin du même contexte : *Tot sunt doctores quot verno tempore flores* (p. 214, l. 203 sq.). Une troisième catégorie pourrait être constituée par des citations provenant de poèmes didactiques ; ce serait le cas de quatre vers à rime commençant par un solécisme «*Edificas si quis prius est fundare necesse...*» attribués à «*quidam versificator*» (p. 225, l. 521 sqq.). Ceci nous rappelle une séquence du prologue de la *Poetria nova* : «*Si quis habet fundare domum...*» (vers 43 sqq.). De la même façon, le distique de construction zeugmatique «*Accidit, est Christus, signat, disponit... figura notat* (p. 7, l. 71 sq.), qui veut illustrer la polysémie du vocable *figura*, trouve son pendant dans le distique illustrant la polysémie du *verbum* qui nous est transmis par Gautier d'Ascoli, *Speculum artis gramatice*, ms. Bologna Bibl. universitaria 2832, fol. 153r et par le *Novus Grecismus*, I, 1578 sq. : «*Est Christus verbum, pars, omnis, et una...*». La publication de tous ces *adespota* aidera sans doute à élargir nos connaissances dans le

domaine insuffisamment exploré de la poésie didactique du Bas Moyen Âge. Beaucoup de ces vers se trouvent dans les cinq prologues qui ouvrent la glose du ms. Z et que l'É. a attachés en guise d'appendix de son édition, aux pages 207-68.

Quelques remarques sur la réédition des prologues du *Grecismus*.

Dans cette annexe, figurant donc à la fin de l'édition de la glose, l'É. nous offre une nouvelle version des prologues du *Grecismus* qu'elle avait édités en tant qu'appendice de sa monographie mentionnée plus haut, *Le Graecismus d'Evrard de Béthune à travers ses gloses*, p. 465 sqq. Grâce au sondage que nous avons entrepris dans ces deux textes, nous avons pu constater de légères modifications apportées à la nouvelle version. Celles-ci concernent surtout l'établissement du texte, qui est rendu plus clair et parfois même plus correct par l'élimination des fréquentes parenthèses qui encadraient dans la première édition les leçons douteuses ou fautives du manuscrit Z. De telles corrections ont pu entraîner aussi une meilleure construction des phrases. C'est ainsi que dans le Prologue I, 2.1.4, p. 210, l. 87, le passage «...<si> *cuilibet faciendi opus*» devient «*Cuilibet faciendi opus*». Au paragraphe 2.1.3, l. 70, du même prologue le passage «... *scientia est utilis ad recipiendum [vel retinendum] quod apparet quia illud est utile...*» devient «... *scientia est utilis ad recipiendum. Quod apparet quia illud est utile...*».

Parfois pourtant, l'É. ne nous semble pas avoir fait certaines retouches qui se seraient imposées. C'est ainsi que dans un passage du Prologue II, 1.2.2.3, l. 109 sq., on rencontre dans les deux éditions la même tournure confuse provenant du ms. Paris, BnF, lat 18522 (C): «... *et non mentiri de quibus novit et per hoc significatur dialetica, in ornate loqui, per hoc rethorica, incongrue loqui, et sic gramatica*» alors que le ms. Z nous offre, dans l'apparat du bas de page, le texte suivant, plus clair: «... *per hoc rethorica ornate loquitur, per hoc etiam congrue loquitur gramatica...*».

La structure du texte de l'apparat a été, elle aussi, améliorée par la suppression des notes intratextuelles renvoyant aux sources. Celles-ci – qui sont parfois volumineuses et comportent des commentaires détaillés, comme c'est le cas de celui sur la *mechanica* (Prologue I, l. 311-8, p. 285) – sont en grande partie reléguées dans les *Adnotationes*, aux pages 281-289. Assez souvent nous y rencontrons l'indication de sources supplémentaires, par exemple le renvoi à Alexander Aphrodisias, *In Meteorologica*, dans le Prologue I, l. 3-5, p. 207. Les notes et les renvois se font pourtant rares à partir du paragraphe 6. 1 du premier prologue, et ensuite dans les quatre prologues suivants. Certains renvois aux sources figurant dans la première édition n'y sont plus repris, par exemple dans le cas de la citation d'un Ps.-Sénèque «*Si haberem unum pedem...*» (note 24; p. 469, l. 116, dans la première version du texte). Un commentaire sur l'allégorie des quatre mamelles de la *nutrix antiquissima gramatica* (Prologue I, 5. 1.1, l. 487-504) aurait pu être tout à fait bienvenu.

Le support bibliographique de l'édition

L'édition du texte des gloses est précédée d'une riche bibliographie des sources primaires (p. XXVI-XLVIII), suivie par les titres de la littérature secondaire (p. XLVIII-LII). Les deux sections sont impeccablement réalisées et à jour. Pour la première section, on aurait plutôt indiqué l'édition actuelle de Fortunatianus, à savoir *Consulti Fortunatiani De arte poetica...*, a cura di L. Calboli Montefusco, Bologna, 1979, à la place de l'ancien texte dans les *Rhetores minores*. Il manquerait aussi le traité de Jean de Garlande

mentionné plus haut, *The Parisiana Poetria of John of Garlandia*, ed. by T. Lawler, New Haven/London, 1974. Pour la seconde section, on pourrait ajouter U. Krewitt, *Metapher und tropische Rede in der Auffassung des Mittelalters*, Wuppertal, 1971 ; Th. Haye, *Das Lateinische Lehrgedicht im Mittelalter*, Leiden – New York – Köln, 1997. Il manque, certainement par omission, l'indication de l'ouvrage de B. Colombat pourtant souvent cité dans les *Adnotationes*: Colombat 1993. Il doit s'agir de la monographie *Les figures de construction dans la syntaxe latine*, Paris, 1993.

À la fin de l'ouvrage on trouve un *Index locorum S. Scripturae* (p. 293-4) et un exhaustif *Index fontium* incluant, entre autres, des renvois à l'*Aristoteles Latinus* et ses commentateurs arabes, à l'*Expositio Psalmorum* de Cassiodore dont l'usage est systématiquement consigné dans les *Adnotationes*, ainsi que des renvois à des textes peu connus, comme *Felix nimium* d'Eustratius (p. 310).

Comme nous venons de le montrer, cette édition critique d'une glose très importante du poème grammatical *Grecismus* constitue une belle réalisation, très riche en données concernant la critique textuelle, les sources doctrinales de toute sorte d'une œuvre grammaticale majeure, documentant en même temps la pratique de l'enseignement au Bas Moyen Âge. Cet ouvrage suscitera certainement beaucoup d'intérêt auprès des médiévistes aussi bien qu'auprès des historiens de la langue, de ceux de la pédagogie et, en général, de la culture littéraire.

Alexandru CIZEK

Isidoro di Siviglia. Etimologie. Libro XI. De homine et portentis. Edizione, traduzione e commenta a cura di Fabio GASTI, Paris, Les Belles Lettres, 2010 (*Auteurs Latins du Moyen Âge*), 176 p.

Isidore de Séville. Étymologies. Livre XX. De penu et instrumentis domesticis et rusticis. Texte établi, traduit et commenté par Jean-Yves GUILLAUMIN, Paris, Les Belles Lettres, 2010 (*Auteurs Latins du Moyen Âge*), 177 p.

Il est logique de recenser ensemble ces deux volumes, qui sont les derniers parus de la nouvelle édition des *Étymologies* d'Isidore de Séville, dans la collection «Auteurs Latins du Moyen Âge» ; désormais le chiffre symbolique de dix livres (sur vingt) est atteint, ce dont on ne peut que se réjouir. Et la qualité de ces deux derniers tomes ne peut qu'accroître cette satisfaction.

La lecture presque simultanée des deux livres fait voir quelques petites différences : F. Gasti normalise moins l'orthographe que J.-Y. Guillaumin (par exemple, *diriuatio* dans le livre XI, *deriuatio* dans le livre XX), il a tendance aussi à transcrire les termes grecs en alphabet latin (sauf en XI, 1, 130), alors que J.-Y. Guillaumin n'hésite pas à adopter l'alphabet grec. Mais dans l'ensemble les deux éditions sont fondées sur des principes semblables : un certain éclectisme qui n'exclut *a priori* aucune des branches de la tradition, et une attention portée aux sources et au sens du texte qui incite parfois à choisir des variantes minoritaires dans la tradition. Pour éditer un texte comme celui des